Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 11

Artikel: Chaude alerte
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212930

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

55me ANNÉE — N° 11. Samedi 17 mars 1917.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (*1er étage*).
Administration (*abonnements, changements d'adresse*),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse*, un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger*, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 17 mars 1917 : La bouarna (Mme Louise Odin). — Le *Conteur* des dames (Adolphe Monod). — Autre écho d'outre-Jura (Charles Bouchu). — Cocasset et lou têtu (Mérine). — Kyrielles (*A suivre*). — Les chalets de la Roselinaz (feuilleton) (*Fin*).

SERVICE GRATUIT

Les abonnés nouveaux à partir du 1er avril prochain recevront GRATUITEMENT tous les numéros du mois de mars.

LA BOUARNA

La *bouarna* est cette vaste cheminée en forme de pyramide tronquée, à la partie supérieure de laquelle se trouve un contrevent ou couvercle qui fait bascule, et qu'on ouvre ou ferme à volonté au moyen d'une longue corde ; une grosse pierre attachée au couvercle sert de contre-poids.

Autrefois, les maisons étaient presque toutes bâties sur le même plan : une chambre sur la rue, une sur le derrière et entre deux la cuisine, qui ne recevait de lumière que de la cheminée. En automne, tout l'intérieur de cette cheminée se garnissait de viande de porc, qui s'y fumait admirablement et devenait excellente. A l'étage supérieur se trouvait, attenante à la cheminée, une chambre appelée *chambre borgne ;* on y conservait la viande quand elle était assez fumée ; une porte donnant dans la cheminée permettait de voir un peu clair dans cette chambre. Maintenant, ces cheminées ont presque toutes disparu, et les chambres à fumer la viande, qu'on a construites depuis, ne remplacent pas les *bouarné*.

Rien n'était gai comme ces cheminées dans lesquelles les hirondelles venaient faire leurs nids et égayer la maison de leur gazouillement. A la veillée, on s'établissait autour du large foyer pour faire les bricelets ou les échalas. On se chauffait à un bon feu en faisant le fromage ou en coulant la lessive. Les garçons y courtisaient les jeunes filles, et maint soupir a pu s'exhaler vers le ciel, sous ce canal au travers duquel on voyait les étoiles, qui paraissaient toucher la *bouarna*. Tout passe, la *bouarna* ne sera bientôt qu'un vague souvenir des temps passés...

Les garçons s'exercent à lancer des boules de neige en prenant pour but ces cheminées très élevées et à l'orifice étroit. J'en ai vu qui réussissaient fort bien et ai assisté au désastre causé par une boule de neige tombée dans la casserole pleine de lait : *Ci pervè m'a-t-e pa acoulléi onna manota dedein la bournaa, que l'è vegnâ tsezî dein mon lassei !*

Mme Louise Odin.

Chaude alerte. — En jouant, une fillette avala une pièce d'or de 5 francs, que sa mère avait imprudemment laissée à sa portée. Grand émoi des parents, doublement inquiets sur le sort de leur enfant et sur celui de leur bien.

Un médecin est appelé sur le champ. Il accourt. Il prescrit du même coup un émétique et un purgatif énergiques, à administrer sans retard à la fillette tire-lire.

Bientôt, l'enfant est en proie à d'atroces souffrances. On le serait à moins. Elle s'agite, se tord, pâlit, pleure et gémit. Anxieux, tout le monde attend. Soudain, les deux médicaments agissent de concert. On est aux aguets. On recueille avec soin tout ce qui est revenu au jour. On scrute.

La fillette se calme, ses souffrances s'apaisent, ses larmes sèchent, ses gémissements cessent. Elle est sauvée ! O bonheur ! Père et mère sont dans la jubilation.

Mais l'argent ? L'or, plutôt ?...

L'enfant n'a rendu que 4 fr. 50, au lieu de 5 francs. Et le solde ?...

— Le solde, dit le médecin, en prenant son chapeau, eh bien, quoi, c'est *dissous !*

LE « CONTEUR » DES DAMES

Ce qu'on pensait jadis.

On parle beaucoup de la femme depuis la guerre, à propos du dévouement, de l'héroïsme, de l'endurance, de l'ingéniosité admirables dont elle fait particulièrement preuve dans le temps critique que nous vivons. Et l'on admire, à juste titre.

On ne remarque pas avec moins d'admiration l'aisance avec laquelle, obligée par les événements, la femme s'est substituée à l'homme, manquant, dans certains travaux dont celui-ci avait eu jusqu'alors le monopole.

Aussi n'est-il point étonnant que l'on soit de plus en plus enclin à confondre les rôles respectifs de l'homme et de la femme ici-bas et que l'on semble tendre de plus en plus aussi vers ce sentiment que la tradition, vieille comme le monde, selon laquelle l'homme et la femme ont sur la terre une tâche, une mission bien distinctes doit sombrer à l'égal de tous les préjugés auxquel la guerre a donné le coup de grâce.

Ce n'est pas au *Conteur*, certes, de discuter question si grave, si délicate, si sujette à controverse. Il s'en gardera comme du feu. Il adviendra ce qu'il pourra des prévisions auxquelles nous faisons allusion plus haut.

L'expérience, qu'on paraît de plus en plus vouloir tenter, décidera. Si elle réussit, si elle prouve qu'en dépit de la différence de leur conformité physique et de ses conséquences, de leur mentalité et de leurs aptitudes, l'homme et la femme ont, en ce monde, même tâche, même mission, mêmes fonctions, les plus hésitants seront convertis et les plus réfractaires, réduits au silence. Si, au contraire, l'expérience va à l'encontre des lois naturelles, celles-ci, n'en doutons point, sauront bien vite recouvrer leurs droits méconnus et remettre toutes choses au point et chacun à sa place. Attendons.

Et, en attendant, à titre de simple témoignage de l'évolution des idées — nous n'oserions guère le présenter sous une autre figure — voici un curieux extrait d'un discours du célèbre pasteur français, Adolphe Monod, sur la femme et sa mission.

Oh ! rassurez-vous, Mesdames, Adolphe Monod est mort et ses discours sur la femme datent de 1852 ; ils ont donc plus d'un demi-siècle d'âge. C'est de l'histoire ancienne.

L'orateur s'adressait aux dames, elles-mêmes.

... La femme est, selon l'Ecriture, c'est-à-dire, selon Dieu, depuis la création et plus spécialement depuis la chute, une compagne donnée à l'homme pour travailler à son bien, et surtout à son bien spirituel, dans une attitude modeste et soumise.

Ainsi nous instruit l'Ecriture ; la nature nous donne les mêmes leçons. La tâche réservée de Dieu à l'une et l'autre moitié de notre espèce se découvre dans leurs dispositions, se révèle dans leurs instincts. Eh bien ! consultez-vous vous-mêmes, et dites pourquoi vous êtes nées, si ce n'est pas pour la mission que nous venons de vous reconnaître par la Parole de Dieu.

Votre place, avons-nous dit, est une place de dépendance et d'humilité. Sur ce point, saint Paul n'hésite pas à faire appel au sentiment inné de ses lecteurs, lorsqu'après avoir interdit à la femme de se découvrir en priant ou en prophétisant, il ajoute : « Jugez en vous-mêmes. Est-il séant qu'une femme prie Dieu sans avoir la tête couverte ? La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas que si l'homme porte de longs cheveux, ce lui est un déshonneur, mais que si la femme porte de longs cheveux, ce lui est un honneur, parce que la chevelure lui a été donnée pour voile ? » Ces principes paraissent si incontestables à l'Apôtre qu'ils ne sauraient être niés que par un indigne esprit de chicane, qui ne mérite pas de le retenir : « Que si quelqu'un aime à disputer, nous n'avons pas une telle coutume, ni aussi les églises de Dieu. Evidemment, la chevelure nourrie ou retranchée sert ici à caractériser une différence générale et profonde entre l'homme et la femme. Que « l'homme sorte de sa demeure et se rende à son travail jusqu'au soir » ; qu'il choisisse l'activité extérieure pour sa tâche, la vie publique pour son domaine et le monde pour son théâtre ; que dis-je ? qu'il se donne en spectacle aux anges, et se mette en rapport avec l'univers entier : il ne saurait porter trop loin le nom et l'image de ce Dieu qu'il a mission de représenter, non-seulement sur la terre, mais devant toute la création. Résister au sentiment qui l'appelle au dehors pour se renfermer dans l'étroite enceinte du foyer domestique, ce serait de sa part mollesse, oubli de lui-même, infidélité à sa vocation ; il ne resterait plus qu'à mettre un fuseau dans ses mains et une quenouille à ses pieds. Mais il en est tout autrement de la femme : ce foyer, c'est son théâtre à elle ; cette vie domestique, c'est son domaine ; cette activité intérieure, c'est sa tâche ; et ces longs cheveux dont l'Apôtre se plaît à la voir enveloppée sont l'emblème de toute une existence cachée et silencieuse, au sein de laquelle s'accomplissent le plus fidèlement, le plus honorablement, les premières obligations de son sexe. « La femme, a dit Lamenais, est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre. » Se dérober, se tenir tranquille, se réserver aux siens, garder la maison, gouverner son ménage, voilà sa